

IL ÉTAIT UN CONTE...

Les Noël de Jean

À l'occasion des fêtes, Jean Bauwin a envoyé un conte de Noël à ses amis et ses proches pendant plus de dix ans.

« *Cela remplaçait la traditionnelle carte de vœux dans laquelle je ne me retrouvais pas vraiment* », explique-t-il avec un sourire malicieux.

Un jour, il a eu envie de les rassembler dans un livre qui vient de paraître, comme il l'explique ci-après. Mais auparavant, il livre à *L'appel* un des chapitres de son recueil, en guise de cadeau de Noël.



Noël d'un âne

Il y a des maîtres qu'on n'oublie pas...

Dans la famille, nous étions porteurs de père en fils. De mémoire d'âne, nous avons toujours été au service des Ben David, depuis au moins quatorze générations. Mais mon histoire à moi, elle commence il y a un peu plus de trente ans.

Cette nuit-là, Joseph était venu me chercher à l'étable, précipitamment. Il m'avait installé le bât sur le dos, et par-dessus, sa jeune épouse, Marie. Nous étions partis presque à la dérobée, sur un de ces coups de tête dont Joseph était coutumier, il appelait ça « ses intuitions ».

Jamais je n'avais eu une charge aussi légère à porter. La petite Marie était bien menue et ne pesait pas lourd. En plus, Joseph s'était chargé du gros sac pour éviter de m'encombrer. Un brave homme, ce Joseph ! On n'en trouve plus des maîtres comme ça ! Toujours un mot d'encouragement, une friandise pour me remonter le moral et une tape amicale sur les fesses pour me motiver. Joseph ne parlait pas beaucoup, il était plutôt du genre taiseux. Trop longtemps célibataire, il n'avait pas appris à bavarder, à partager ces petits riens qui nourrissent la conversation des couples. Il venait de se marier dare-dare, quelques jours plus tôt, avec la jeune et fragile Marie.

Je ne sais pas ce qui se tramait entre ces deux-là, mais j'avais l'impression que notre départ précipité de Nazareth n'avait rien de prévisible, comme si ce couple sans histoire voulait cacher une honte soudaine. Et en matière de honte, je m'y connais moi, l'âne !

Ils étaient partis en prétextant une histoire de recensement, mais on ne part pas de nuit pour un si long voyage avec un tel motif. Ils avaient laissé un mot à l'apprenti, lui confiant, pour quelques semaines, la gestion de l'atelier.

Pour tout vous dire – mais gardez-le pour

vous – je pense qu'il fallait cacher aux voisins une grossesse par trop précoce, histoire d'éviter les rumeurs.

Marie avait suivi Joseph sans se poser de questions. C'est lui qui, d'habitude, prenait les décisions, et Marie, elle répondait toujours « oui ». Déjà qu'elle s'était retrouvée enceinte, sans trop savoir comment – comme si le ciel lui était tombé sur le ventre – alors vous pensez si elle avait été heureuse de tomber sur un mari comme Joseph ! Bref, il y avait, autour de ce mariage, un mystère que les bribes de conversation que j'ai surprises entre eux ne m'ont pas permis de percer.

Nous marchions vers Bethléem, le matin et le soir uniquement, profitant des heures chaudes pour faire la sieste ou nous ravitailler dans les villages traversés. Joseph ne manquait jamais de me faire boire et manger. Il prenait soin de moi comme d'un ami et j'essayais de m'en montrer digne. Je veillais à ne pas trop bousculer Marie qui était de plus en plus fatiguée et qui prenait du poids – mon dos s'en souvient – même si elle ne mangeait presque rien et qu'elle en rendait la moitié.

Après des semaines de voyage, nous n'étions plus qu'à une portée de galop de Bethléem, quand Marie commença à se plaindre de douleurs au ventre. Il fallait faire vite. Mais au village, les rues étaient bondées. C'était jour de marché ! Trop tard pour chercher une famille qui voulait bien nous accueillir. Nous fonçâmes alors vers le premier toit disponible : une petite bergerie isolée. Il ne restait qu'une seule litière de libre, à côté d'un vieux bœuf. Je n'allais tout de même pas brûler la politesse à mes maîtres. Je laissai donc Marie s'installer et en profitai pour aller faire mes besoins un peu plus loin, avec les moutons du coin. Je fis la connaissance d'une ou deux charmantes agnelles, avec

lesquelles je pris le temps de tailler une bavette.

À mon retour à la bergerie, j'entendis de petits cris aigus et découvris un enfant dans les bras de Marie. Il était beau, léché comme un ânon qui a deux mères. Aux dires de Marie, Joseph s'était montré courageux et ne s'était évanoui qu'à deux reprises... Heureusement, des bergers, habitués à mettre bas leurs brebis, étaient venus à la rescousse.

Maintenant que le plus dur était fait, ils se reposaient sur la paille et, autour d'un pot de vin, racontaient à Joseph leurs histoires de bergers, des anecdotes narrées avec emphase et qui prenaient un tour légendaire. Joseph les écoutait d'une oreille distraite, tout à son admiration pour le petit Jésus qui venait de naître. En fait, il aurait bien voulu qu'ils déguerpissent pour pouvoir profiter un peu de sa nouvelle famille, mais les paysans avaient l'air de se plaire et ne semblaient pas vouloir partir. Marie, trop faible pour parler, se contentait de sourire. Le bébé passait de bras en bras et chacun s'extasiait devant sa bonne mine, sa robustesse, et lui prédisait une longue vie, heureuse et prospère. Marie aurait voulu le prendre un peu contre elle et le cajoler, mais il était écrit que ce petit bébé ne lui appartenait jamais vraiment. Dès sa naissance, il était déjà aux plus pauvres.

Moi, je me suis serré à côté du bœuf et j'échangeais avec lui quelques banalités. Je m'enquis cependant des bonnes adresses : les endroits où l'herbe était tendre, les points d'eau et surtout ces étables où l'on rencontre de belles pouliches, même si ce bœuf – le pauvre – n'avait pas l'usage de ce genre de maison. Puis les femmes et les enfants des bergers sont arrivés. La nouvelle de cette naissance insolite s'était répandue comme une traînée de poudre et on accourait



avec toutes sortes de présents : des couvertures, des langes et quelques victuailles.

Ça ne désemplassait pas. Depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil, il y avait toujours des visites. Vous auriez dû les voir : un mot aimable pour chacun et toujours un morceau de pain à partager. Et le petit, lui, il semblait aux anges. Jamais un cri plus haut que l'autre, une risette pour celui-ci, un gazouillis pour celui-là, et toujours un rot poli après chaque tétée.

Un matin, trois étrangers de passage ont voulu saluer cette famille peu ordinaire. Il faut dire que Joseph et Marie avaient pris leurs quartiers dans cette étable et n'avaient pas voulu s'installer chez leurs lointains cousins. Ceux-ci avaient pourtant insisté, mais Joseph n'a pas pour habitude de déranger. Et puis, cette situation leur permettait de tenir table ouverte et d'accueillir le tout-venant, on rentrait chez eux comme dans un moulin.

Je n'ai rien compris à ce que ces étrangers racontaient, car je ne maîtrise pas bien leur langue et leur accent était fort prononcé, mais ils avaient l'air riches et ils ont laissé des cadeaux précieux et parfumés, et même un gâteau que Marie et Joseph ont partagé avec quelques habitués du lieu. C'est même ce jour-là que Jacob, le propriétaire de la bergerie, s'est cassé une dent en croquant ce biscuit durci par le soleil et les nombreuses journées de voyage. Nous avons bien ri.

Et puis, après quelques semaines, quand le bébé a été assez fort, il a fallu repartir. Une nouvelle lubie de Joseph : il voulait aller en Égypte. Voir les pyramides, j'imagine. Marie avait retrouvé des forces et pouvait marcher en portant le bébé. Joseph se chargeait des sacs comme d'habitude et moi, je ne leur étais plus vraiment nécessaire. Comme ils avaient besoin d'argent pour continuer leur voyage, ils me vendirent, pour trente

deniers, à un couple qui montait vers Jérusalem pour la Pâque.

C'est là que je les quittai. Les adieux furent rapides. J'avais les larmes aux yeux, mais un âne, un vrai, ne pleure pas. Alors, je mordis sur mon mors et continuai ma route avec mes nouveaux maîtres. Je n'entendis plus parler d'eux, mais je repensais très souvent à eux.

Aujourd'hui, je suis vieux et mal portant. Mon maître me laisse paître dans les prés, de l'autre côté des remparts de Jérusalem. Mais voilà que la semaine dernière, un jeune homme plein d'enthousiasme et de fougue – un certain Judas, comme je l'appris plus tard – s'approche de moi et me saute au cou. Il pensait peut-être que j'allais m'enfuir. Ah ! si j'avais eu vingt ans de moins, je l'aurais bien rossé ce jeune blanc-bec, mais je peux à peine mettre une patte devant l'autre. Étonné de ma

« À mon retour à la bergerie, j'entendis de petits cris aigus et découvris un enfant dans les bras de Marie. Il était beau, léché comme un ânon qui a deux mères. Aux dires de Marie, Joseph s'était montré courageux et ne s'était évanoui qu'à deux reprises... Heureusement, des bergers, habitués à mettre bas leurs brebis, étaient venus à la rescousse. »

docilité, il regarde autour de moi s'il n'y a pas une meilleure monture à capturer, mais j'étais tout seul. Alors, un peu déçu, il me pousse auprès de son maître.

Et là, je l'ai reconnu tout de suite ! Comment, me direz-vous, après trente-trois ans, être sûr que ce bel homme vigoureux était bien le Jésus que j'avais autrefois dorloté ? Mais c'est que mon odorat ne m'a jamais trompé et que la tunique de ce jeune homme me rappelait avec certitude les langes de l'enfant que j'avais si souvent reniflés. Et puis, il avait gardé de sa maman l'habitude d'être gentil avec tout le monde. Pas un mot plus haut que

l'autre, un sourire aimable à celui-ci, un geste apaisant à celui-là. Il y avait de la fermeté et de la douceur dans ses paroles. Et surtout, il me regardait avec la même tendresse que son père. Il monta sur mon dos et me traita avec tout le soin que l'on accorde à un véritable étalon. J'avais du mal à avancer, mais à son contact, je retrouvais la vigueur de ma jeunesse. Vous auriez dû voir la foule nous acclamer, entendre les cris de joie quand nous sommes entrés dans la ville. Ah ! c'est que j'avais fière allure ! Sous son regard, je me sentais revivre, j'étais un âne nouveau. J'ai déposé Jésus au Temple et puis, je suis retourné dans ma prairie. C'était il y a cinq jours...

Cet après-midi, l'ambiance dans la ville est tout autre. J'ai entendu des cris tout à l'heure, on va sans doute crucifier des bandits. En haut de la colline, j'aperçois déjà trois croix dressées.

Les hommes sont décidément bien mystérieux. Je ne comprends rien à leur violence et à leur cruauté. Chez nous, les ânes, on ne pratique pas la torture. Je ne veux pas de leur intelligence si c'est pour apprendre à tuer mes semblables.

Alors, je me suis détourné de cette horreur et suis retourné paisiblement à mes moutons. Je suis bien fatigué

et je sais que je n'en ai plus pour longtemps, mais je n'ai plus peur de mourir, parce que, depuis la semaine dernière, je sais que j'existe pour quelqu'un. Dans le regard de Jésus, je me suis découvert important et aimé.

Alors, la mort peut venir, elle ne me prendra pas ça : ma dignité d'âne.

Jean BAUWIN



Jean et ses Noëls

Si il est une fête qui inspire autant le cœur que l'imagination, c'est bien Noël. Une fête où il semble que ce qui importe dans la vie – l'amour, l'enfant, le rêve, le don, et même aussi un peu de métaphysique – tout cela est réuni en un seul soir. Comme pour dire que la vie vaut la peine, qu'elle est une extraordinaire aventure.

Néanmoins, pour le bébé Jésus, tout a commencé assez difficilement : des parents plutôt originaux et une venue au monde dans un lieu que personne ne lui aurait envié, même avec une belle étoile au-dessus de la tête. Mais voilà que dans la bergerie, cet enfant est honoré par de pauvres gens, des animaux et même des mages... Les artistes ne se sont pas privés de s'inspirer de cette histoire pour en faire des poèmes, des chansons, des tableaux ou des dessins. D'ailleurs, qui, à Noël, ne se sent pas un peu créateur et désireux d'apporter son propre cadeau de tendresse à la crèche, ou de distribuer quelques mots d'amitié autour de lui ?

UNE BONNE NOUVELLE... DE NOËL

Jean Bauwin, depuis une douzaine d'années, envoie à ses amis et ses proches un conte de Noël de quelques pages. « *Cela remplaçait la traditionnelle carte de vœux dans laquelle je ne me retrouvais pas vraiment* », dit-il avec un sourire malicieux. « *Et puis j'ai eu envie de les rassembler. L'étape suivante est venue tout naturellement : en faire un recueil que j'ai envoyé à deux maisons d'édition. L'une d'elle a tout de suite donné son accord.* » « *Petit veinard !* », penseront les écrivains du dimanche. D'autant plus que l'éditeur propose à Cécile Guinement d'en assurer l'illustration. La légèreté de ses dessins s'harmonise bien au style de l'auteur.

Jean Bauwin est un enseignant, il fait aussi partie de l'équipe de *L'appel* et participe à l'animation du Prieuré de Malèves-Sainte-Marie. C'est dire si écrire, il sait faire, et si transmettre, c'est son plaisir ! Il fallait aussi un bel imaginaire et le goût de raconter. Si les contes de Noël permettent de créer des univers merveilleux



et enchanteurs, ils sont surtout, pour Jean, l'occasion d'exprimer des questions de foi. « *C'est étonnant que Dieu se soit fait petit enfant, qu'il ait besoin qu'on s'occupe de lui, qu'une femme le nourrisse et le dortote, qu'on l'éduque, qu'on lui apprenne les limites. En quelque sorte, c'est l'homme qui doit faire grandir Dieu.* »

CANDIDE AU PAYS DES ÉVANGILES

On l'a compris, les contes de Jean Bauwin ne sont pas simplement des petites histoires, ils font entrer le lecteur dans le cœur des personnages qui gravitent autour de la crèche.

Chacun d'eux vit l'événement à sa manière. Ça commence par l'annonciation racontée par Joseph ; arrive ensuite l'âne qui a porté Marie et qui, devenu vieux, sera recruté pour porter Jésus lors de son entrée glorieuse à Jérusalem. Ici, les bergers font la fête. Là, c'est la jeune Marie-Madeleine qu'on retrouve en future sage-femme. Et il y a aussi le serviteur des mages. Tandis que ses maîtres apportent l'or, la myrrhe et l'encens qui font grimacer le petit Jésus, lui seul trouve le cadeau susceptible de plaire à l'enfant. L'art du conteur, c'est bien de susciter des images et d'émouvoir. Entre réalité historique et vérité spirituelle, l'important est d'ouvrir au sens de l'Évangile, quitte à s'éloigner du récit traditionnel ! Et dans chaque conte, se glissent, l'air de rien, un mot, une phrase, comme un clin d'œil aux Écritures. Ainsi dans *Le retour d'Égypte*, on découvre Jésus et son cousin Jean en train de se baigner dans la rivière. Quand

Jésus demande à Jean de l'aider à dénouer ses sandales, celui-ci refuse, prétextant de *ne pas en être digne*.

Et dans un autre conte, une incise, audacieusement prémonitoire, prête à Hérode l'intention d'offrir une étoile jaune aux premiers nés de son royaume.

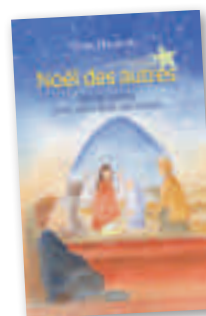
DU CONTE À LA MISSIVE

Si Jean Bauwin a choisi un titre qui annonce clairement son désir de donner la parole aux témoins discrets de la naissance de Jésus, il tend

ensuite sa plume à d'autres personnages plus contemporains. Ainsi dans *Le Noël du pape*, il laisse un pape idéal exprimer librement sa foi, face aux forces obscures d'un archevêque conservateur, tous deux plaisamment caricaturés ! Dans *Le sourire de l'ange*, c'est un envoyé du ciel qui fait merveille sur une patinoire. Et enfin, pour terminer ce recueil, un récit épistolaire raconte le parcours existentiel d'un homme en recherche d'accomplissement spirituel. Depuis la première lettre que le narrateur envoie à Jésus le soir de Noël, quand il a dix ans, jusqu'à la dernière écrite au soir de sa vie, il évoque l'amitié, la passion amoureuse, la douleur de l'abandon, la paternité et l'amour filial, autant d'expériences à traverser pour se transformer et atteindre la générosité indispensable à la maturité.

Sa vie se conclut d'ailleurs par ces mots : « *J'ai compris que la prière ne pouvait pas changer le monde, mais pouvait me changer moi-même.* » Et si le conte y participait également ?

Godelieve UGEUX



Jean BAUWIN, *Noël des autres. Douze contes pour vivre Noël autrement*, Namur-Paris, Fidélité, 2014. Prix : 9,95 € - 10% = 8,96 €.